

Des enfants cachés témoignent

L'expérience des « enfants cachés », transplantés hors du milieu familial, dans des institutions ou des familles d'accueil, constitue, à ce jour, un espace de la vie juive en France occupée insuffisamment exploré et analysé. On se doit, là aussi, de compléter l'histoire de ce temps par l'étude de ce phénomène tout à fait exceptionnel, en restituant aux enfants leur rôle d'acteurs. Leur exploit : perdre la mémoire.

■ **Georges Perec**, placé dans cette situation, l'a résumée en quelques mots : *« Il n'y avait plus de passé... Je n'ai pas de souvenirs d'enfance... L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps. »*

■ **Denise Baumann**, résistante dans la branche clandestine de l'OSE et éducatrice écrit, à l'issue d'une enquête éprouvante pour elle comme pour les témoins : *« Ils [les enfants] devront cesser d'être eux-mêmes, développer une autre personnalité, se taire, mentir... Ils font l'apprentissage du mensonge, ne rien dire de soi, des siens, ne pas répondre aux questions des camarades sinon en inventant une légende et en s'y tenant... Ne pas faire confiance aux autres, garder la tête froide devant les insinuations, la cruauté des enfants plus ou moins conscients. »*

« La plupart des personnes que j'ai rencontrées au cours de mon enquête, relate Denise Baumann, a, c'est d'ailleurs normal, la mémoire sélective : je leur posais à peine des questions, leur laissant me dire ce qui émergeait de leur inconscient. Ils étaient cependant assez nombreux à évoquer la difficulté psychologique de persévérer dans l'oubli provisoire des visages très chers qu'ils espéraient et désespéraient à la fois de revoir un jour. »

■ **Albert** se souvient de ce que lui a dit sa mère : *« En cas de rafle, tu ne me connais pas. »* Il devait apprendre à *« marcher sur le trottoir d'en face »* et à ne pas réagir si quelque chose arrivait à sa mère. Une situation dangereuse même pour un adulte capable de contrôler ses réactions. Les anciens résistants se souviennent tous d'avoir connu des moments où ils avaient risqué de perdre (ou avaient même perdu) leur liberté à la suite de réactions spontanées.

■ **Larissa**, huit ans en 1943, arrachée au Centre Lamarck de l'Union générale des Israélites de France (UGIF, organisme imposé par l'occupant et le gouvernement de Vichy), par Suzanne Spaak (arrêtée dans l'affaire de l'Orchestre Rouge et fusillée à la prison de Fresnes), se souvient : *« Je portais un faux nom et on me faisait croire en Dieu pour mieux me cacher. »*

Ses parents étant divorcés, **Charles** vivait avec ses grands-parents à Toulouse. Ils étaient résistants, militants communistes, amis de Marcel Langer, le chef des FTP-MOI de la Haute-Garonne. *« J'avais quinze ans et, sous une fausse identité, travaillais dans une usine contrôlée par les Allemands. Tous les deux jours, les militaires venaient contrôler le travail, car les sabotages étaient constants. Rentré à la maison, j'assistais à des réunions préparatoires à des attentats ! »* On lui faisait confiance et il en est toujours fier.

Voici comment **Daniel Darès**, dix ans, vécut la situation de clandestin : *« Papa, maman, maman, papa ! Je vous appelle, vous n'êtes pas là. Maman, papa, ce sont deux mots qu'on ne dit plus, qu'on ne dit pas [...] Mon nom n'est plus le bon, on a changé mon nom dans ma nouvelle maison. [...] Je suis le même mais quand on se cache c'est mieux d'avoir un autre nom [...]. »*

Jacques Lanzmann, dans un article de souvenirs, sous le titre significatif, *la Mort à cache-cache*, raconte : *« En 1943, j'avais seize ans. À cet âge, ma conscience était à peine naissante et je n'avais du monde qu'une idée étroite, calquée sur les mœurs du village dans lequel je vivais. Mon père m'ayant défendu de dire que j'étais juif, je le cachais soigneusement mais sans honte. J'appris à dire mes prières le soir avant le souper, j'allais à confesse puis je communiais à Pâques. Pourtant je ne pouvais trahir ma famille... »*

Une scène, qu'un auteur dramatique aurait quelque mal à imaginer, est évoquée par l'aumônier général, le **Grand Rabbin Hirschler**, présent au moment des déportations des camps de la zone Sud, en août 1942. *« Une mère avait indiqué le lieu où se trouvait sa fille âgée de six ans. Pendant le voyage, l'enfant disait sa joie de revoir bientôt sa maman. Quand elles furent l'une devant l'autre, la mère, ayant réfléchi qu'elle entraînait son enfant dans son propre malheur, refusa de la reconnaître. Et la petite, ayant sans doute compris, ne trahit pas le secret qu'elle partageait avec sa mère. »*

Les bagnes de femmes et d'enfants : Beaune-la-Rolande et Drancy

« Si l'enfant Jésus revenait vivre en France, c'est au camp de Drancy qu'il voudrait demeurer. »

(Lettre d'une catholique de la Dordogne au Grand Rabbin interceptée par la censure postale.
Source : Archives nationales).

Après cinq jours de tortures de toutes sortes subies au Vélodrome d'Hiver, plus de 7000 femmes et enfants furent transportés aux camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande. Dans ces deux camps, où il n'y avait place que pour 4000 internés tout au plus, on en entassa près du double et on est ainsi arrivé à créer une situation à peu près semblable à celle du Vel' d'Hiv'.

Déjà, à quelque distance du camp, on est surpris par une odeur suspecte ; plus on approche, plus l'air devient infect. Cela s'explique quand on sait que dans les deux camps le nombre de toilettes est insuffisant par rapport au nombre des internés ; les lieux d'aisance deviennent vite inutilisables. De plus, la nuit, les petits ne pouvant pas sortir des baraques accompagnés de leurs mères, ont peur de s'éloigner. De toutes ces circonstances, il résulte que les deux camps se transforment de jour en jour en dépôt d'immondices, et que l'air devient irrespirable.

On entasse 200 personnes par baraque ; on dort dans la paille, presque toujours sans draps ; jusqu'ici on n'était rongé que par les puces, à présent une épidémie de poux s'acharne sur les enfants, et leurs mamans n'ont aucun moyen de les en préserver.